

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 34

Artikel: L'important
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-202588>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

qui, de la porte de son chalet, m'a lancé le plus troublant des baisers.

— Ah! oui, c'est Christine, la vendeuse de crème, que la Société de développement a engagée spécialement pour favoriser l'industrie des étrangers.

Des montagnes d'attaque. — Un de nos journaux publiait, ce printemps, une annonce par laquelle une commune offrait « l'amodiation des montagnes qu'elle possède, rière son territoire ». Cet avis se terminait par ces mots : « Ces montagnes sont bien bâties et d'un abord facile. »

Tribun, tribun. — Dis, papa, une tribune c'est-y la femme d'un tribun? demande à son père un jeune collégien.

— Mais non, mon enfant, puisqu'elle le laisse parler.

Sur la plage.

A partir de la mi-juillet, commencement des vacances, Lausanne se dépeuple, les villas ont leurs volets clos et les quartiers aristocratiques sommeillent. Tous ceux à qui leur bourse et leurs loisirs les permettent sont allés se mettre au vent à La Vallée de Joux, dans la Gruyère, le Pays-d'Enhaut, les Alpes de Bex ou d'Ollon, ou encore dans quelque recoin du Valais. Aux Lausannois sédentaires restent le Jorat et les grèves du Léman. C'est peu, dira-t-on, en quoi on se trompera étrangement. Nous avons dit, ici même, à plus d'une reprise, les ressources qu'offrent les ravins et les sapinières jorassiques. Qu'on nous permette de faire valoir aussi les avantages de cette partie du littoral comprise entre Cour et Saint Sulpice, où la nature n'a pas encore cédé la place à l'édilité, aux ingénieurs et aux sociétés de développement.

Laissant à orient les bains publics de Cour, on longe le lac en foulant le sable humide ou bien en suivant un sentier à l'ombre des saules, des acacias et des peupliers. Contrairement à ce que se figurent les citadins qui ne quittent pas leur rue, l'air est bien plus respirable en ces parages qu'à l'ombre même de la Cathédrale, rafraîchi qu'il est par le voisinage de l'eau et par les petites brises permanentes qui caressent sa surface. Voici l'embouchure du Flon et ses pêcheurs à la ligne. De ce point en allant à l'ouest, on rencontre une ceinture continue de buissons et de bouquets d'arbres qui s'allonge jusqu'aux marais de Vidy, bordant de tout près une multitude de petites criques et de promontoires minuscules. C'est l'Eldorado des peintres. A quelque endroit que l'on s'arrête, on est saisi par la grâce du paysage, par ses lignes douces et par l'harmonie de ses couleurs. Quand la journée est radieuse il semble parfois que tout soit bleu : l'eau, la montagne et le ciel. Mais on remarque bientôt que le bleu du lac est teinté d'émeraude, que des nuances violacées dominent dans la couleur des Alpes et du Jura, que l'azur du ciel enfin n'a pas partout la même intensité. Et c'est précisément cette variété de demi-teintes qui donne au tableau sa finesse et son charme inexprimable.

Apprécient-ils cette fête des yeux, les gamins qui barbotent par centaines sur la plage? Non, assurément. Mais ils jouent librement, et cela suffit à leur bonheur; et puis, à passer ainsi tous les jours quelques heures dans un air exempt de poussière, à se cuirver la peau, à s'assouplir les membres dans l'eau ou sur le sable, ils font une provision de force et de santé dont la plus fashionable des stations d'été ne leur aurait pas donné la dixième partie.

Ces bonshommes ne sont pas les seuls, au reste, à savoir ce que vaut un séjour sur la grève. Chaque jour, on rencontre, mêlés aux

écoliers en vacances, des hommes dans la force de l'âge, des vieillards même, des familles entières qui s'accordent le bienfait d'une baignade ou d'une sieste sous un saule, la tête à l'ombre et les pieds au soleil. Seules les mamans n'osent, au milieu de tous ces baigneurs, plonger leurs charmes dans l'onde bleue. Elles en grillent d'envie, pourtant. Ce qui les retient principalement, c'est le manque absolu de cabines. Les fourrés ont cependant de bons rideaux naturels, et, à deux ou trois, avec l'aide d'un drap ou deux, ces dames sauraient fort bien arranger des paravents un peu moins primitifs. Seulement, personne ne se risque à donner l'exemple. En attendant, les bonnes petites mères se contentent de se mettre pieds nus et en cotillon simple, heureuses déjà de la joie de leurs rejetons. Mais combien d'entre elles ne doivent pas maudire les conventions, les pruderies, les convenances, les préjugés, le soi-disant décorum, inventions contre nature et anti-hygiéniques inventées par les sociétés civilisées sous le couvert de la morale, comme si la vraie morale ne consisterait pas précisément à avoir une âme pure dans un corps propre.

Nous ignorons si le féminisme s'occupe de questions de ce genre; mais il nous semble qu'avant d'accorder à ses adeptes le droit d'élire un ministre ou un député, il leur rendrait un signalé service en leur permettant de jouir, comme le sexe laid, de toutes les beautés et de tout le bien-être qu'offrent en été les rives de nos lacs. Et puis, on fait maintenant, pour peu de sous, de si coquets costumes de bain.

V. F.

L'è tant bin iò l'è.

Un vieux dur à cuire, souvent en bisbille avec sa femme, s'est pendu dernièrement, dans sa maisonnette de Praz-Bornu. Le juge de paix, assisté du médecin, procéda aux constatations légales. Comme la veuve se répand en bruyants sanglots, l'homme de l'art, pince-sans-rire de la plus belle eau, lui expose que la médecine a fait de tels progrès qu'il peut, si elle le désire, ramener son mari à la vie. Alors, la femme, rabattant brusquement le tablier où se cachait sa face bouffie de larmes :

— Oh! bin, monsu lo dotteu, laissadè-lo pi tranquillo.... l'è tant bin iò lè! C. D.

Onna bouna résou.

D'au teimps que lè menistrès criavè lè dzeins, ad biau maitein daò pridzo, po' lo dèmeindà oquidè de la Biblia, coumeint le fesa-vont avouè lè z'einfants ad catsimò, ion de cè menistrès demandàvè à on villho porqué on avà imprimà la Biblia :

— Po cein qu'on ne poia pas lièrè su lo papà blian! fà lo vilho.

Mau catsi.

Dou valets daò Gros-dè-Vaud, etài à maistrè à Berne. On dzor, iè vont sè bagnì dein l'Aar. Ion avà laissi son tsapé po sè gravà daò selaò. Tot d'on coup, lè pu plus sè rateni et felàve à fin fond.

Se n'ami que vayai todzo lo tsapé, qu'etài restà su l'idhie. Iai criavè :

— Oh! Daniet, t'as biau farè de tè catsi dein l'idhie, veyo onco ton tsapé!

L'est dinse!

On valet etài amoeiraò d'onna galèza pernetta que ne volliave pas oure parlà dè maridzo.

Tot mafi dè cein, lo valet fe à son père :

— Mè tsapèrà dè mè fèrè chaotà la cervalla.

— Ne mè fà pas cé chagrin, repond lo père,

kà se te fà cé coup, mè bombardai que tè redio on mot.

L'éclipse.

Mercredi prochain, 30 août, éclipse de soleil.

Ce sera une éclipse de tout premier ordre; « l'une des plus importantes du vingtième siècle », dit Camille Flammarion, dans le *Petit Marseillais*. La durée de l'éclipse totale sera de trois minutes et demie, durant lesquelles il y aura obscurité complète.

« Tout est changé dans l'aspect des choses, — c'est toujours Flammarion qui parle — le brillant soleil auquel nous sommes accoutumés étant remplacé par un anneau d'or, par une auréole lumineuse qui répand dans l'espace une clarté vague, blafarde, n'effaçant plus les étoiles et qui semble vraiment la lumière d'un autre monde. »

Cette fois-ci, dans les régions d'où sera visible l'éclipse totale, en Espagne, par exemple, il y aura nuit profonde et il faudra allumer des lanternes pour dessiner la couronne solaire, but principal des observations, à moins que la lumière de cette couronne mystérieuse ne soit elle-même assez intense.

« Il y a tout autour du soleil une nappe de feu de dix mille à quinze mille kilomètres d'épaisseur, sorte de flamme de punch de couleur rose, qui brûle constamment. C'est la chromosphère. Elle n'est visible que pendant les éclipses. Sa température paraît être d'environ 6000 degrés centigrades. De cette nappe de feu s'élancent des flammes gigantesques, des protubérances roses atteignant parfois cent mille et deux cent mille kilomètres de hauteur. Ces éruptions formidables s'effectuent dans une atmosphère gazeuse qui constitue ce que nous pourrions appeler la couronne atmosphérique du soleil adhérente au globe ardent de l'astre central.

« Une double couronne environne le soleil, la seconde formant une auréole extérieure moins lumineuse et moins dense que la première. C'est principalement cet entourage solaire que les astronomes vont étudier pendant l'éclipse, car l'éblouissante lumière du soleil, dans son état normal, s'oppose à la visibilité de cette auréole. »

Les phases de l'éclipse partielle, qui sera visible chez nous, peuvent être observées par tout le monde à l'œil nu, en prenant la simple précaution de garantir l'œil par un verre fumé. Un autre moyen d'observer les éclipses, indiqué par Flammarion, est de recevoir l'image du soleil sur une feuille de papier au-dessus de laquelle, à une distance de vingt à trente centimètres, on tient une carte de visite percée d'un trou d'épingle. Cette image montre la phase de l'éclipse.

« Nous n'aurons pas, d'ici longtemps, de belle éclipse totale voisine de la France, dit, en terminant, Flammarion. La plus prochaine arrivera le 17 avril 1912, à midi 18 minutes, mais elle ne durera que quelques secondes. Il nous faudra attendre jusqu'au 11 août 1999 pour avoir, en France, une belle éclipse de soleil. »

11 août 1999! Il est à craindre que nous ne soyons plus là.

L'important. — Le petit Léon n'a pu encore se convaincre qu'il ne sied pas de tout dire et d'appeler les choses par leur nom, lorsqu'on est en société, surtout. Plusieurs fois déjà il a causé à sa mère de désagréables affronts.

— Ecoute, Léon, lui dit un jour celle-ci, quand nous serons en visite et que tu devras sortir un moment, tu me diras simplement : « Maman, est-ce que je puis aller cueillir une fleur? » C'est entendu, n'est-ce pas?

— Oui, m'man.

Quelques jours après, chez une personne de

leur connaissance. Léon se trouve avec sa mère. On est réuni autour de la table à thé.

Léon, qui trépigne depuis un moment sur sa chaise, demande : « M'man, est-ce que je puis aller cueillir une fleur ? »

— Oui, mon enfant, va.

Léon se dirige vers la porte, puis tout à coup revient : « M'man ? »

— Et quoi donc, mon chéri ?

— C'est que j'ai pas de journal !...

Sédentaire. — Deux vagabonds se rencontrent.

— Alors, te v'là en ballade. Où vas-tu comme ça ? T'as l'air tout défaillé.

— C'est ben nature. Y'a trois jours que j'suis plus en prison. Je sais pas que fiche, toute la sainte journée à me trimballer sur les chemins, au grand soleil. Ça me va pas, vois-tu ; moi y me faut à l'ombre ; j'sui t'un homme d'intérieur.

La chasse.

Vieille chanson d'actualité.

Chacun de nous a sa folie ;

Moi, la chasse est ma passion,

Tontaine, tonton.

C'est un plaisir que je varie,

Suivant le lieu, l'occasion,

Tonton, tonton, tontaine, tonton.

Tantôt les perdrix dans la plaine,

Tombent sous mes coups à foison,

Tontaine, tonton.

Tantôt la troupe au bois m'entraîne ;

Tout gibier me plaît, s'il est bon,

Tonton, tonton, tontaine, tonton.

Dans les vignes du vieux Silène,

La chasse est de toute saison,

Tontaine, tonton.

Et le plaisir passe la peine,

Car on y laisse sa raison,

Tonton, tonton, tontaine, tonton.

Quelquefois je vais au Parnasse

Mais, hélas, depuis qu'Apollon

Tontaine, tonton

N'a plus le goût pour garde-chasse,

Son domaine est à l'abandon,

Tonton, tonton, tontaine, tonton.

Sur les terres de la Fortune,

Le chasser n'est plus aussi bon

Tontaine, tonton

La chasse au vol est trop commune

Depuis longtemps dans ce canton,

Tonton, tonton, tontaine, tonton.

J'aime à braconner à Cythère ;

Mais du cor j'admire le ton,

Tontaine, tonton.

Les grâces ne se prennent guère

Dans les filets du fanfaron.

Tonton, tonton, tontaine, tonton.

L. PHILIPPON DE LA MADELEINE.

Le bon médecin.

« Tous ceux qui sont aujourd'hui médecins, et ceux même qui ont le titre de *docteur* et de *professeur*, méritent-ils l'estime et la confiance nécessaires, pour les asseoir au foyer domestique ? »

» Celui qui fait choix d'un médecin, pour soi-même et pour les siens, ne doit pas oublier, en effet, qu'il introduit, dans sa famille, le confident de ses secrets les plus profonds ; le dépositaire des intimités du ménage ; l'ami des époux et des enfants, dans quelques maladies suspectes ; le gardien de leur bonheur ; le conservateur de la paix et de la bonne intelligence dans la maison ; le conseiller, dans les cas épineux.

» Si l'on a pu dire qu'il n'y a point de grand homme aux yeux de son valet de chambre ; que sera le même personnage, sous les regards scrutateurs et malins de son médecin ordinaire ?

» Que de motifs, par conséquent, d'y regarder de très près, quand il s'agit de désigner

un semblable *fonctionnaire*, pour l'introduire, plutôt qu'un autre, dans le logis !

» Mais l'embarras redouble, lorsqu'au milieu de tant de considérations, plus ou moins graves et étrangères à la pratique, à l'exercice de la médecine, il importe de démêler, encore et surtout, L'HOMME DE L'ART.

» Le prendrez-vous parmi ceux qui ont une réputation brillante, européenne ? Mais il est tellement occupé, qu'il ne pourra vous accorder que de courts instants et ne vous voir qu'à la dérobée. Il est cosmopolite, et l'honneur de le consulter, *en courant*, vous COÛTERA CHER, peut-être !

» Votre bon sens vous dira donc, que vous devez vous adresser à un homme consciencieux et sage, qui pourra vous consacrer, non pas des instants seulement, mais des heures et des nuits même, si elles sont nécessaires à ce que vous avez de plus cher au monde.

» Cependant, vous croyez, un jour, vous apercevoir qu'il hésite un peu, dans un cas donné et embarrassant. Ah ! n'allez pas, pour ce simple motif, lui retirer votre confiance et appeler un autre praticien ; car celui-ci devra faire une étude de votre tempérament, de vos côtés faibles, de vos habitudes, etc., etc. ; et cette enquête, nécessaire mais improvisée, ne pourra manquer de vous être fatale.

» Que diriez-vous d'un plaideur, qui se confierait à un autre juriconsulte, après que son avocat aurait instruit sa cause, qu'il l'aurait étudiée à fond et qu'il serait prêt à paraître devant le tribunal, pour la défendre ? »

Ces conseils sont d'un vieux médecin, qui s'appelait le D^r Matthias Mayor.

La tâche du directeur. — Entre apprentis de commerce.

— Que fait le directeur dans votre maison ?

— Il vient au bureau, à 10 heures, et il demande ce qu'il y a de nouveau.

— Et s'il n'y a rien de neuf ?

— Eh bien, il va prendre son apéritif

— Mais s'il y a du nouveau ?

— Alors, il s'en va tout de même au café.

Chez nos aïeux.

On nous répète à satiété et comme un reproche indirect à notre faible pour le confort et les agréments de la vie, que nos grands-parents étaient beaucoup plus simples que nous. Il y a bien quelque chose de vrai.

Au temps de nos pères, quelques bancs autour des tables, des lits très larges, quelques fauteuils ornés de sculptures grotesques composaient tout l'ameublement d'une bonne maison bourgeoise.

A Genève, dans la salle du Grand Conseil, deux tables de noyer et de grands bancs. C'était tout.

Un jeune marié avait pour premier meuble un dressoir, chargé de pots, d'aiguïères, de vaisselle ou d'autres ustensiles de ménage.

Quelques fêtes de famille, sans aucun luxe, constituaient toutes les réjouissances d'un mariage.

A Zurich, le magistrat le plus distingué n'osait pas inviter à ses noces plus de vingt mères de famille, et ne pouvait y appeler que deux violons, deux hautbois et autant de chanteurs.

A Genève, les mariages disproportionnés étaient défendus. Une loi, protectrice des mœurs et de la santé des familles, repoussait également l'union de personnes atteintes de maladies reconnues incurables. Un étudiant et même un ministre dépourvu de paroisse ne pouvaient, à Lausanne, se marier, sous peine de radiation.

Ce ne fut qu'en 1598 que, à Genève, les célibataires furent admis aux fonctions publiques et éligibles au Conseil des Deux-Cents. Avant cette date, ils en étaient exclus.

La loi protégeait le pouvoir du mari. Une femme qui avait battu son mari était, à Genève, condamnée à monter sur un âne et à parcourir la ville en tenant l'animal par la queue.

Les noix étaient le jeu favori des enfants. Le jour de son mariage, la coutume voulait qu'une jeune fille lançât deux ou trois paniers de noix aux gens réunis sous sa fenêtre. Cela signifiait qu'elle renonçait aux plaisirs qui avaient amusé son enfance pour se donner toute entière à ses nouveaux devoirs.

Aujourd'hui, il est certain qu'on fait les choses un peu plus en grand.

Le riche et le pauvre.

— Vous êtes malheureux ? dit le riche au pauvre.

— Oui, et mon malheur est d'autant plus sensible, qu'autrefois...

— J'entends, mon ami : il faut espérer.

— Sans doute ; mais...

— Dieu est notre seule espérance dans l'infortune. Vous avez des enfants ?

— Cinq fils, dont l'un trop faible pour supporter la misère...

— Cela est triste ; mais l'espérance fait vivre l'homme.

— Hélas ! peut-être. Mais...

— Mais espérez en la bonté divine ; en attendant...

— En attendant, faites-moi la charité, je vous en supplie.

— La charité ! La charité suit l'espérance. C'est la troisième vertu théologique.

G. PÉRUSSET.

Etes-vous chatouilleux ?

Il faudrait dire plutôt : « Avez-vous l'épiderme chatouilleux ? »

Il y a quelque temps, dans une grande ville d'Allemagne, le principal passe-temps des habitués d'une des grandes brasseries était de faire des paris sur le chatouillement. Une personne se vantait-elle d'y être insensible, on la mettait au défi de supporter l'épreuve que voici :

S'enduire la plante des pieds de sel humide, qu'on laisse sécher ; se faire attacher solidement dans une situation horizontale, et rester là, bien tranquille — autant que faire se peut — tandis qu'une chèvre se met à lécher le sel adhérent à votre pied.

Aucun des parieurs n'a pu, paraît-il, supporter le supplice, car c'en est un. L'excitation nerveuse est telle qu'elle est bien plus efficace que la torture la plus douloureuse. A peine la chèvre a-t-elle commencé son opération que le patient entre dans des convulsions de rire qui, au bout d'une demi-minute, le forcent à se déclarer vaincu.

Elles sont au vert, nos petites pensionnaires. Aussi les artistes du Palais-Royal, conduits par Baret, en profitent-ils pour venir nous donner, lundi 28 courant, au Théâtre, une représentation où l'on n'engendrera pas la mélancolie. Nous aurons *Raimond* ; Raimond, le premier comique du Palais-Royal, puis M^{lle} Nobert, puis M. Mondos, puis M^{me} Miller, puis... etc., etc. Au programme, *Chambre à part*, trois actes de Pierre Veber et le *Choix d'un gendre*, un acte bien connu de Labiche ; deux succès de rire. — Rideau à 8 $\frac{1}{4}$ heures.

A chacun son dû. — Au nombre des personnes qui ont envoyé la solution juste de notre problème du 29 juillet, nous avons indiqué une réponse non signée. C'était sans doute celle de M. Ch. Petit-maitre, boulangerie, La Paudèze, Pully, qui se plaint d'avoir été omis dans la liste. Satisfaction lui est ainsi donnée.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guillaud-Howard.